

se dévouent dans ces missions pénibles depuis 1847, un affectueux et reconnaissant merci. Ils font là une œuvre obscure aux yeux du monde, mais le Ciel les regarde et l'Eglise les bénit.

Nous les avons vus à l'œuvre, maniant l'aviron comme de vulgaires manœuvres, du matin au soir, conduisant eux-mêmes la fragile embarcation, au milieu des hasards des grands lacs et sur les flots tourmentés des rapides ; puis, quand venait le soir, il leur fallait encore, malgré la fatigue, allumer des braises sur la grève pour cuire la pauvre pitance du souper, et dresser la tente où, sur de pauvres branches de sapin, ils pouvaient enfin dormir quelques heures pour refaire les forces nécessaires à la journée du lendemain.

Et n'allons pas croire qu'ils deviennent insensibles à cette vie de sacrifices continuels ; qu'ils ne pensent plus à leurs parents, à leurs frères en religion, à leurs amis ; qu'ils finissent par s'habituer à vivre toujours avec de pauvres sauvages, sans instruction ni culture intellectuelle. Ils sentent toutes ces privations, ils souffrent de l'ennui, ils souffrent du climat, ils souffrent du régime alimentaire qui est nécessairement pauvre et des moins variés. Un missionnaire nous disait dans une conversation intime — il nous pardonnera de trahir son sublime secret : « Sans l'amour de Dieu et des âmes, aucune considération humaine ne me ferait rester ici ». Mais ils y restent librement, de leur plein gré, parce que, comme saint Paul, la charité du Christ les presse (II Cor., VI, 14), et que rien, « ni les tribulations, ni la faim, ni les angoisses, ni les périls, ni la vie, ni la mort ne peut les séparer de l'amour de Jésus ». (Rom., VIII, 35, 38, 39.)



Nos dévouées religieuses missionnaires, les Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa, ne sont pas moins admirables. Par certains côtés, on le peut facilement comprendre, la vie de cinq religieuses, vivant seules, là-bas, sur les bords glacés des mers du Nord, commande peut-être encore davantage une respectueuse admiration.

Dieu soit béni ! Elle n'est pas encore perdue la noble lignée des Marguerite Bourgeois, des Jeanne Mance et des Marie de l'Incarnation... Les nôtres aussi, comme celles de Montréal